

Dévoilements numériques et demandes de reconnaissance

Fabien Granjon¹

Résumé

Emblématiques des récents développements du web 2.0, les sites de réseaux sociaux (SNS) sont de nouveaux espaces de mise en visibilité du soi. Ils concourent notamment au renouvellement de l'expressivisme en incitant au relâchement des diverses formes de contention de soi. Notre contribution propose une typologie des formes d'exposition de soi sur les SNS et en analyse quelques-unes des spécificités. Le jeu avec les frontières de la pudeur reste soumis à la maîtrise de codes qui sont des formes culturelles nécessitant une compréhension fine des contextes d'exposition et la mise en œuvre d'une « adresse sociale » singulière.

Emblématiques des récents développements du web 2.0, les sites de réseaux sociaux (*social network sites* – SNS) sont au nombre des dispositifs numériques qui permettent un développement des pratiques « fonctionnellement dédiées à la présentation de soi-même » (Honneth, 2007, p. 119). Les SNS stimulent à l'évidence le consentement à divulguer des informations personnelles, à élargir la surface de ce qui est montrable et à s'exposer au regard d'autrui, renforçant ainsi la tendance des individus à s'observer et à observer les autres (Elias, 1973, 1975). Nouveaux espaces de mise en visibilité du soi, les sites de réseaux sociaux concourent au renouvellement de l'expressivisme en incitant au relâchement des diverses formes de contention de soi.

Sur les SNS, l'extériorisation des singularités individuelles passe par la production d'éléments scripturaires sonores ou indiciels supportant des traits identitaires physiques, sociaux ou culturels, ainsi que des habiletés à produire des contenus hétérogènes. La plasticité du signe numérique ne fait qu'accentuer les possibilités formelles de mettre en scène ce qui jusqu'alors pouvait être (ou non) refoulé « derrière les décors de la vie sociale ». L'exposition de soi est plus ou moins informée et réfléchie, notamment par le fait qu'il s'agit dans le même mouvement de se soumettre à un ou des regards singuliers (soi, famille, amis précautionneusement ratifiés, individus dont on ne connaît rien, etc.) susceptibles d'impliquer un jugement sur les choix de la mise en visibilité ainsi effectués. Autrement dit, l'exposition de soi suppose une prise de risque dont il n'est pas toujours aisé d'évaluer l'exact niveau.

Notre contribution s'appuie sur une enquête de type quantitatif complétée par une vingtaine d'entretiens semi-directifs conduits auprès d'utilisateurs de sites de réseaux sociaux. Ce dispositif d'enquête intégré nous a notamment permis d'identifier différentes formes d'exposition de soi sur les SNS et d'en analyser quelques spécificités dont nous voudrions détailler les dimensions à la fois empiriques et théoriques.

¹ Sociologue, Sociology and Economics of Networks and Services (SENSE – Orange Labs), 38-40 rue du Général Leclerc, 92 794 Issy-les-Moulineaux, cedex 9, France. fabien.granjon@orange-ftgroup.com

1. Exposition de soi et impudeur

L'impudeur peut se définir comme le risque pris par une personne quand elle ne réserve plus le dévoilement de certains de ses attributs identitaires à la sphère restreinte dans laquelle ils trouvent habituellement à s'exprimer. Les translations de l'intime vers le privé et le public, ainsi que les mouvements du privé vers le public créent des situations inédites de procès en légitimité où les nouveaux observateurs de ces expositions de soi sont de possibles porteurs de désapprobation morale.

Le décloisonnement des sphères intime et privée et l'élargissement des publics peuvent par ailleurs revêtir un caractère volontaire et être indexés à un contrôle au moins partiel de l'individu qui décide de s'exposer. La mise en visibilité de soi est alors soumise à un examen qui en fixe les cadres et tend à en prévoir les effets sur les spectateurs, et, par ricochet, les conséquences sur celui qui se dévoile. Ces opérations de contrôle s'appuient sur une connaissance plus ou moins experte des publics visés, sur la compréhension de l'impudeur comme rapport social et sur une forme d'agir stratégique dont l'objectif est de déclencher des réactions bénéficiant potentiellement à celui qui s'expose. Il va sans dire que les conséquences de ces décloisonnements sont néanmoins difficilement évaluables. Ils sont d'autant moins cernables que la publicisation de soi s'effectue vers des publics larges et indifférenciés. Les glissements de l'intime ou du privé vers le public sont ainsi particulièrement porteurs d'incertitudes. Le caractère non prévisible des effets de la mise en visibilité de soi et les risques qui lui sont adjacents (jugements négatifs, condamnations morales, stigmatisations, etc.) sont évidemment plus marqués dans les situations où l'élargissement des publics du soi n'a pas été particulièrement pensé, soit par manque de sensibilité ou d'intérêt au problème, soit parce que, dans le cas des SNS, le décloisonnement peut être le résultat d'un programme d'action du dispositif technique, mais aussi potentiellement, le corollaire d'une initiative d'un tiers mettant en ligne des données (texte, photographies, etc.) montrant une facette spécifique de soi que l'on n'aurait pas nécessairement souhaité dévoiler.

La thèse développée par Elias dans *La civilisation des mœurs* (1973) montre bien la sociogenèse du sentiment de pudeur (l'obligation d'autocontrôle) et la manière dont évoluent les seuils de la bienséance et du convenable sous l'effet d'un contrôle social accru qui prend son origine dans la culture des couches dominantes (les normes de pudeur dominantes sont celles des classes dominantes). Mais elle insiste également sur le fait que la normalisation du déploiement des affects et l'élévation du niveau de sensibilité, autrement dit du seuil de la pudeur, va de pair avec le constat d'un relâchement en certains domaines (*informalization processes* – Wouters, 2007). Ce décontrôle n'est possible que « parce qu'un minimum d'habitudes, d'autocontraintes ancrées dans des institutions techniques, de retenue dans la vie pulsionnelle et dans les comportements individuels semble assuré, en accord avec la progression du seuil de la sensibilité aux expériences pénibles » (Elias, 1973, p. 301). L'assouplissement de certains codes sociaux et la réapparition à la surface de la vie sociale de comportements jusque-là sous contrainte ne sont possibles, précise Elias, que si cette apparente transgression des mœurs est cadrée par un réglage des conduites qui réduit par ailleurs les permissivités allant de pair avec ces nouveaux comportements plus relâchés. Autrement dit, leur déprivatisation n'est possible que si, dans le même temps, on fait en sorte que de plus grandes réserves et une plus importante maîtrise des pulsions soient adoptées face à ces attitudes de relâchement. On renforce ainsi le contingentement des économies affectives

par des formes d'autocontrainte. Ce qui à première vue se présente comme une libéralisation des mœurs masquerait en fait une limitation des libertés pulsionnelles individuelles.

Au regard de la multiplication des situations de décontrôle qui semble animer les mœurs contemporaines et des occasions d'exposition de soi qui tendent, elles, à proliférer, il n'est pas insensé de penser que les conditions de possibilité du relâchement sont cadrées par des processus de « conditionnement émotionnel » ayant quelque peu évolué. Notre hypothèse est que le contrôle du décontrôle est aujourd'hui en lien avec l'existence d'un public plus réflexif et plus distancé, dont la tolérance aux débordements du soi semble moins liée à un affermissement des autocontraintes qui pèsent sur lui qu'à un apprentissage le rendant plus indulgent et compréhensif à l'égard des singularités identitaires. Les déplacements de la pudeur seraient ainsi davantage l'effet de l'existence d'un public éduqué à plus de permissivité, rendu moins sensible aux expansivités du soi et dont les jugements susceptiblement négatifs tendraient à se transformer en indifférence. Le regard serait d'emblée plus détaché et ne se transformerait en jugement moral que par une sollicitation ou un engagement dans la situation nécessitant de quitter cette position de neutralité qui permet de faire l'économie d'une compréhension fine et coûteuse des comportements. Cette *tolérance indifférente* permettrait de se dégager de la pression normative de la « surveillance » sociale et tendrait à devenir alors la norme *a priori*, précédant tout jugement moral positif ou négatif. Le décontrôle de la pudeur correspondrait donc à un affaiblissement des réglementations contemporaines de l'affectivité, nécessitant de moins dissimuler certains traits identitaires.

Les processus d'intériorisation des règles de civilité se seraient ainsi affaiblis. Cet étiage de l'impudeur pourrait être alors saisi non comme un retournement du processus général de civilisation, mais plutôt comme l'abandon de l'aspect le plus radical du phénomène, à savoir la normalisation des malaises de l'impudeur et des réprobations sociales qui s'y rapportent. Ce qui semble s'être modifié, c'est la tendance à justifier l'établissement des seuils de pudeur sans référence particulière à un autrui spécifique et aux raisons sociales qui en définissent pourtant la nécessité. C'est à cette forme de pudeur *statique* que semblent s'opposer les « revendications » dynamiques des décontrôles contemporains et notamment ceux qui se visibiliseraient sur les SNS. Ce à quoi nous assisterions, c'est donc à une relativisation des contraintes de la pudeur dont l'intensité se doit d'être modulée en fonction des environnements et des personnes qui participent à ces situations d'exposition de soi. L'enchâssement de la nouvelle pudeur pourrait ainsi être appréhendé comme un effort pour construire un rapport à soi et aux autres permettant une plus grande liberté d'expression et ainsi de retrouver les moyens de s'appartenir en faisant l'expérience d'une mise en visibilité de soi qui amenuiserait les dissonances entre l'intériorisation des contraintes morales et l'autoréalisation d'une individualité singulière.

2. Les ressorts de l'exposition de soi

Les résultats que nous allons présenter *infra* sont issus d'un dispositif d'enquête en ligne se présentant sous forme de jeu (<http://www.sociogeek.com>). Plus de 14 000 personnes ont apporté leur contribution à cette enquête ludique qui se composait de trois volets distincts : une batterie de questions portant sur des aspects sociodémographiques, des aspects de sociabilité et d'usage des SNS ; un jeu portant sur les traits identitaires qu'ils sont censés privilégier quand ils choisissent leurs « amis » en ligne, ainsi qu'un autre jeu leur demandant jusqu'où ils seraient en mesure de s'exposer. Vingt séries de quatre photographies thématiques

(vacances, nudité, alcool, etc.) et classées de la moins impliquante à la plus osée leur étaient présentées. Ils devaient alors choisir une photographie dans chacune de ces séries, représentant la situation la plus audacieuse qu'ils accepteraient de publier sur internet. À la fin du jeu, les répondants pouvaient retirer jusqu'à cinq photographies et devaient également choisir les trois photographies qu'ils seraient le plus aisément capables de publier sur une éventuelle page personnelle².



Fig. 1 Un exemple de série : la « consommation d'alcool » dans sa version masculine. La première photographie et la deuxième ont été choisies par 38 % des répondants, la troisième par 20 % des enquêtés et la dernière par seulement 4 % d'entre eux

Après nettoyage de la base de données, 12 354 réponses se sont révélées exploitables. Eu égard à la nature du dispositif mis en place (un jeu-enquête en ligne sans contrôle *ex ante* de la base des répondants), les résultats ne peuvent évidemment prétendre à une quelconque représentativité. Ce sont notamment les amateurs de SNS les plus technophiles (96 % se connectent à internet plusieurs fois par jour) qui ont répondu à notre enquête. En large majorité masculin (71 % d'hommes), notre échantillon est plutôt jeune (28 ans en moyenne, seulement 9 % ont plus de 40 ans ; 33 % d'étudiants), est d'un niveau de certification scolaire particulièrement élevé (47 % disposent d'un doctorat ou équivalent) et se recrute pour l'essentiel dans le milieu des professions libérales et cadres supérieurs (les ouvriers et employés ne représentent que 7 % de notre population d'enquêtés). La proportion de techniciens, d'ingénieurs, de développeurs, de chefs d'entreprise, de designers et de chercheurs est particulièrement surreprésentée. La morphologie de notre échantillon se révèle donc tout à fait singulière. Néanmoins, au regard du nombre de réponses très élevé, il nous a été possible d'effectuer des traitements, y compris sur des populations qui proportionnellement faibles sont toutefois grosses d'un volume suffisant de réponses pour produire des traitements statistiques valides.

Sur les SNS, il existe des manières très différentes de se montrer ou de se cacher. Les réponses apportées à *sociogeek* révèlent que certains types de représentation sont particulièrement délaissés. La nudité, l'ivresse, la maladie, la tristesse, le sexe, la religion, la mobilisation politique, les espaces domestiques les plus privés, les enfants nus, les disgrâces physiques, les débordements non maîtrisés, les émotions négatives, etc., sont autant de thèmes qui répondent à une distribution de réponses identique : en montrer le moins possible. Les deux photographies qui ont reçu le plus faible taux de réponse sont les deux dernières photographies de la série sur la tristesse figurant une femme en train de pleurer. Peine et mélancolie semblent ainsi aussi peu appréciées que les photographies tendancieuses d'enfants nus. À l'inverse, les enquêtés se montrent plus enclins à se montrer dans des situations parmi les plus conventionnelles de l'exposition de soi, dont les représentations répondent à des codifications largement ritualisées et bénéficient d'une inscription ancienne dans l'histoire des pratiques amateurs : la photographie de famille, de mariage, de vacances, de couple, etc. Entre ces deux polarités, les réponses apportées pour les situations représentant les repas, la grossesse, l'attitude relâchée au travail, les soirées dansantes, l'exaltation sportive, la colère,

² Pour une description plus complète du dispositif d'enquête et des analyses statistiques effectuées, cf. Aguiton *et alii*, 2009 : <http://sociogeek.admin-mag.com/resultat/Show-off-an-social-networks-ICWSM09.pdf>.

etc., sont plus mitigées. L'on se rend notamment compte que le niveau d'exposition de soi dans des situations ne répondant pas aux normes « traditionnelles » de la contention de soi en public dépend également de l'encodage des photographies. L'on est vraisemblablement plus à même de se dévoiler davantage que l'on ne le souhaiterait *a priori* si les représentations de soi dans ces situations pourtant risquées mettent en scène un soi esthétisé (e.g. se montrer nu si l'on est à son avantage), proactif (manifester une volonté d'engagement dans la pratique) ou encore s'inscrivant dans une théâtralisation joyeuse et collective (savoir se relâcher, notamment en compagnie amicale).



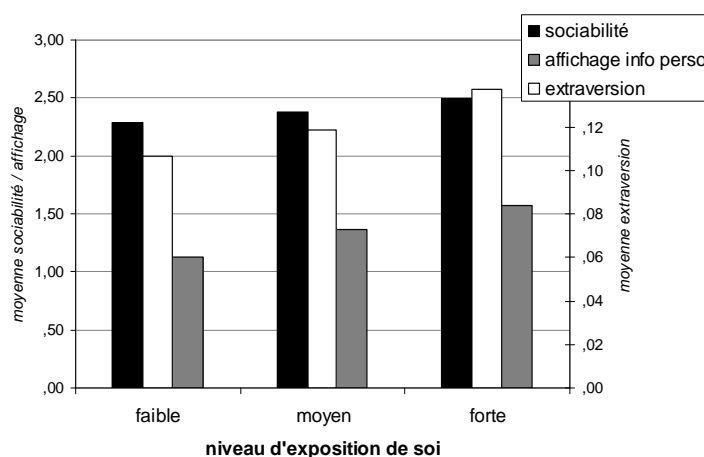
Fig. 2 Un exemple de photographies très choisies dans leur série respective malgré un niveau d'exposition important.

3. Qui se montre, qui se cache ?

Une première analyse fait apparaître que les pratiques d'exposition de soi sur les SNS sont sexuellement différenciées. Les femmes se montrent nettement plus prudentes quant à leurs représentations que les hommes. Cette contention concerne au premier chef le dévoilement corporel et la nudité, mais elle s'applique également à d'autres traits de l'identité (goûts, opinions politiques, orientation sexuelle, etc.). L'âge joue également un rôle important dans la mise en visibilité. Les plus jeunes se montrent davantage, de même qu'un bas niveau de certification scolaire semble corrélé à une exposition de soi plus forte. On constate d'ailleurs corrélativement que le degré d'exposition est aussi fortement distribué selon le type de plateforme en ligne utilisé de façon privilégiée par les enquêtés. L'exposition de soi est par exemple plus marquée chez les utilisateurs assidus de *Myspace* ou de *Dailymotion* qui sont particulièrement prisés des plus jeunes. S'il existe à l'évidence une distribution sociale répondant à des différentiels de capital culturel qui déterminent pour partie la manière dont on peut appréhender et maîtriser le contrôle de son image personnelle, ce clivage est dissimulé par l'importance de la variable « âge » qui joue un rôle prépondérant dans les comportements d'exposition les plus affirmés.

Afin d'affiner ces premiers résultats, nous avons construit un indicateur d'*extraversion* à partir des données portant sur la facilité des répondants à prendre contact avec des inconnus (au café, lors d'une conférence, à une fête, etc.). Un deuxième indicateur a également été calculé à partir des réponses apportées aux questions traitant de la *sociabilité*, qui additionne la fréquence des participations aux rencontres avec les amis, la famille, les sorties collectives au cinéma et au restaurant. Enfin, un dernier indicateur traitant du dévoilement des *informations personnelles* sur les SNS a été mis en œuvre à partir des traits identitaires que les enquêtés ont déclaré mettre en visibilité plus ou moins aisément (âge, sexe, préférence sexuelle, opinion politique, etc.). On constate alors que l'exposition de soi est fortement

corrélée avec ces trois indicateurs : l'extraversion, la sociabilité et le dévoilement des informations personnelles³.



Cela tendrait à confirmer l'hypothèse que les individus les plus à l'aise dans la vie sociale (*i.e.* ceux possédant le plus d'atouts valorisables dans différentes sphères, notamment professionnelles) auraient aussi davantage tendance à s'exposer. Car c'est à partir de ressources mobilisées dans la vie courante *off-line* que les activités expressives *on-line* se construisent. À moins d'emprunter les chemins de la simulation ou de la réification, la mise en récit de soi s'appuie à l'évidence sur des *identités narratives* (Ricoeur, 1990, 2004) qui trouvent leur origine dans la « monnaie courante » de ce que sont et font les individus dans la vie quotidienne.

Autrement dit, ceux qui « osent » se montrer et provoquer les contacts sur internet (sans pour autant franchir les frontières de la décence et perdre la prudence de la pudeur) sont aussi ceux qui, dans leur vie sociale, ont notamment une sociabilité active et expressive. Toutefois, la possession d'un capital élargi de ressources sociales, symboliques, économiques et/ou culturelles n'entraîne pas automatiquement une conversion de ces atouts en des dévoilements importants de soi. Leur mise en visibilité est sans doute davantage déclenchée par des stratégies d'élargissement de leur surface relationnelle en direction de personnes qu'ils ne connaissent pas. Une corrélation plus forte apparaît notamment entre le nombre d'« amis » sur les SNS fréquentés et l'exposition de soi. Il faut se montrer pour augmenter le nombre d'« amis » (les individus qui créent des groupes s'exposent par exemple davantage que les autres). Par ailleurs, le niveau d'exposition de soi est corrélé à l'attitude des utilisateurs quant à la plus ou moins grande sélectivité dont ils usent quand il s'agit d'intégrer un nouvel entrant dans leur réseau d'« amis ». Ceux qui acceptent toutes les sollicitations s'exposent davantage que les individus qui inspectent soigneusement chaque nouvelle demande d'« amis » avant de rendre leur arbitrage. Ces résultats tendent à montrer que, pour comprendre les modes d'exposition de soi sur les SNS, il faut les analyser comme des performances stratégiques plus ou moins ciblées et expertes, impliquant différentes formes de figuration de soi.

³ Ces trois indicateurs ont par ailleurs été pondérés de manière à ce qu'une information plus rarement divulguée sur l'ensemble de l'échantillon pèse davantage dans l'indicateur qu'une information facilement affichée par tout le monde, comme le sexe.

4. Les formes d'exposition de soi sur les SNS : une typologie

Afin de décrire les différentes façons dont les choix de photographies se structurent, nous avons eu recours à une analyse factorielle couplée à une classification hiérarchique descendante. Le résultat de ce traitement statistique permet de distinguer cinq manières de s'exposer (l'exposition pudique, l'exposition traditionnelle, l'impudeur corporelle, l'exhibitionnisme ludique et la provocation trash) et d'identifier les propriétés des individus qui ont privilégié l'une ou l'autre de ces formes d'exposition de soi.

A. L'exposition pudique

La première forme d'exposition de soi repérable, nous l'avons qualifiée d'*exposition pudique*. Elle représente 19 % de l'échantillon. Les individus de cette catégorie ont systématiquement retenu les photographies sur lesquelles il était difficile de reconnaître le visage de la personne figurée (censément les représenter) ou des photographies représentant des situations parmi les plus acceptables au regard des normes de la pudeur. Cette forme d'exposition semble notamment plus prisée par les femmes (23 % parmi elles sont classées « pudiques »), par les individus d'un âge plus élevé que la moyenne de l'échantillon (âge moyen : 30 ans), ainsi que par ceux qui bénéficient d'un niveau d'éducation parmi les plus élevés (parmi les titulaires d'un diplôme au moins équivalent à bac+4, 23 % sont pudiques). Les cadres (24 %), enseignants et autres chercheurs (27 %) sont ainsi fortement représentés dans ce groupe. Il faut également souligner que c'est le groupe d'enquêtés qui possède le nombre d'« amis » en ligne le plus faible.

Ce qui caractérise sans doute encore davantage les attitudes des individus manifestant cette pudeur numérique, c'est une recherche de discrétion et de prudence dans la construction de leur identité narrative *on-line*, mais aussi dans leurs relations avec les autres dans la mesure où ils marquent une préférence notoire pour des contacts avec des personnes qu'ils connaissent par ailleurs. Cette appétence sociale pour une sociabilité déjà connue et éprouvée se double d'une méfiance vis-à-vis des contacts qui pourraient être mal ciblés, éphémères ou futiles. Les nouveaux « amis » ne seront par exemple ratifiés qu'après une rigoureuse vérification de leur profil.



Fig. 3 Un exemple de photographies caractérisant l'exposition pudique dans les séries sur la famille, les repas et les vacances

B. L'exposition traditionnelle

L'*exposition traditionnelle* (24 % de l'échantillon) constitue une forme d'exposition de soi qui est cadrée par les conventions photographiques parmi les plus classiques. Les enquêtés de cette catégorie privilégient les photographies de famille, de vacances ou de mariage qui les mettraient susceptiblement en scène à partir de normes d'encodage répandues. Clichés posés, regard caméra, mise en scène du bonheur familial, recherche d'un décor patrimonial, etc., les formes conventionnelles qui se sont figées dans le premier âge de la photographie amateur ont aussi servi de support à une déprivatisation *soft* de soi (Bourdieu, 1965). Ce sont précisément ces formes mesurées de la mise en publicité de soi que privilégient les individus de notre

deuxième catégorie tout en réclamant un plus grand naturel et des poses moins théâtralisées dans la représentation. Un des traits les plus singuliers de ces formes de figuration est la gêne à l'égard de la représentation individuelle et une préférence marquée pour une mise en scène collective.

Au sein de l'exposition traditionnelle, ce sont, tout comme pour l'exposition pudique, les femmes (33 % des femmes) et les répondants très diplômés qui sont surreprésentés (28 % des bac+4 ou plus). Les cadres, professions libérales, chefs d'entreprise et ingénieurs sont les professions et catégories socio-professionnelles dominantes (27 % parmi eux, soit 37 % du cluster). Par ailleurs, ceux-ci déclarent des attitudes morales et politiques plus conservatrices : ils sont plus croyants pratiquants (35 % d'entre eux), se positionnent plus à droite sur l'échiquier politique (20 % dans ce cluster contre 17 % dans l'échantillon). Notons enfin que leur nombre moyen d'« amis » s'élève à 85, chiffre en dessous de la moyenne générale de l'échantillon.



Fig. 4 Un exemple de photographies caractérisant l'exposition traditionnelle dans les séries sur le couple, la famille et le mariage

C. L'impudeur corporelle

S'opposant presque terme à terme à l'exposition traditionnelle, l'*impudeur corporelle* (20 % de l'échantillon) réunit les individus qui acceptent de se montrer en ligne dans des situations de nudité ou dans des représentations à connotations sensuelle ou sexuelle. Les photographies retenues par ces personnes, les montrant qui déshabillé, qui enceinte, qui en train de s'embrasser ou de s'enlacer, etc., ont été le plus souvent refusées par les autres enquêtés. L'impudeur mise en jeu renvoie ici de façon exclusive au corps et à la sexualité, et ne concerne pas d'autres éléments de l'identité des personnes.

Les hommes, soit très jeunes (29 % de moins de 19 ans sont dans ce cluster), soit ayant plus de 41 ans (26 %), sont surreprésentés dans cette catégorie. On constate aussi que les enquêtés ayant un faible niveau de certification scolaire (31 % de sans diplôme ; 33 % de titulaires d'un CAP/BEP), de même que les étudiants en filière professionnelle (29 %), les employés, les ouvriers (33 %) et les techniciens (22 %) y sont aussi plus nombreux. Leur nombre moyen d'« amis » s'élève à 104, chiffre au-dessus de la moyenne générale de l'échantillon.

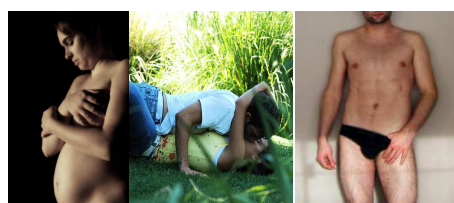


Fig. 5 Un exemple de photographies caractérisant l'impudeur corporelle dans les séries sur la maternité, le couple et le corps

D. L'exhibitionnisme ludique

L'*exhibitionnisme ludique* (24 % de notre échantillon) rassemble la population qui caractérise sans doute le mieux les « nouveaux » comportements d'exposition de soi que révèlent les SNS. Il se présente, notamment chez les plus jeunes comme la culture dominante qui révèle un souci constant de la théâtralisation de soi. Les enquêtés de cette catégorie aiment à se montrer *on-line* dans des situations s'éloignant des conventions de la bonne tenue et de la discrétion pudique : manger la bouche grande ouverte, les pieds sur la table au travail, en colère, en état d'ébriété, criant dans une manifestation ou donnant à voir leur lit en grand désordre. L'exhibitionnisme ludique rassemble donc des formes d'exposition de soi qui rompent assez nettement avec les normes du bon goût et de la bienséance. La production de soi s'appuie alors sur des exagérations et des mises en scène qui individualisent la personne et donnent l'impression générale d'un ludisme décontracté, festif, partagé avec des pairs tout aussi joyeux et sociables.

Les étudiants sont surreprésentés dans cette catégorie (28 %) qui rassemble essentiellement des jeunes personnes, mais moins jeunes toutefois que dans la *provocation trash* (cf. *infra*), bien qu'il faille noter que l'exhibitionnisme ludique semble être également le fait de certains trentenaires. On remarque également que ce groupe d'enquêtés possède un fort niveau d'extraversion témoignant du fait qu'ils sortent beaucoup et ont une vie sociale très active. En terme d'opinion, ils se déclarent enfin plus à gauche (50 % vs 45 % dans l'échantillon) et non croyants (67 % vs 61 % pour l'ensemble) que le reste de notre échantillon. Leur nombre moyen d'« amis » s'élève à 99.



Fig. 6 Un exemple de photographies caractérisant l'exhibitionnisme ludique dans les séries sur le bureau, la fête et les repas

E. La provocation trash

La dernière catégorie isolée par le travail de typologisation représente 13 % de notre échantillon. La *provocation trash* se spécifie par des choix photographiques provocants, censés les représenter dans un état d'ébriété des plus avancés, montrant des disgrâces physiques ou manifestant des émotions exacerbées. On retrouve dans ces représentations les traits les plus saillants de la *trash culture* qui s'est notamment développée au sein de la fraction la plus populaire de la jeunesse (Olster, 2003). Provocations de tous types, mise en danger corporel, mauvais goût exemplaire et autres facéties stigmatisantes signent ces formes d'affirmation de soi qui, après avoir nourri certains programmes de la télé-réalité (e.g. *Jackass* sur MTV, le *Morning Live* sur M6), semblent avoir trouvé sur les SNS un nouvel espace de déploiement.

Si la provocation trash ne se distingue pas vraiment par l'âge des individus qui la mettent en œuvre (essentiellement en raison des réponses ludiques qui se retrouvent très majoritairement dans cette catégorie), elle se caractérise en revanche par une forte différenciation par le sexe (seulement 6 % des femmes vs 16 % des hommes) et un niveau de diplôme parmi les plus faibles (18 % des CAP/BEP vs 11 % de titulaires d'un diplôme équivalent ou supérieur à

bac+4). C'est également ce groupe d'enquêtés qui a le nombre moyen d'« amis » le plus élevé (118).



Fig. 7 Un exemple de photographies caractérisant la provocation trash dans les séries sur l'alcool, la colère et le lit

À l'exclusion, sans aucun doute, des deux premières catégories identifiées, les formes d'exposition de soi que révèle la typologie sont autant de stratégies et/ou de tactiques dont les différentes déclinaisons sont des « arts de faire » pratiques (de Certeau, 1980). Pourquoi, en effet, les participants ne cessent-ils de changer leur statut, de laisser des commentaires rapides et infantiles sur les pages de leurs contacts, de signaler leurs variations d'humeur, de goût ou d'activité ? Judith Donath (2007) interprète cette forme expressiviste comme une parade typificatoire dont l'objectif est de signaler que l'on est à la page et de marquer sa différence. Se dévoiler sur les SNS n'est certainement pas tant un abandon naïf et irréfléchi à l'appel du réseau qu'une opération de distinction visant à témoigner d'un engagement dans la pratique et de traits identitaires singuliers qui appuient parfois des demandes explicites de reconnaissance (Granjon, Denouël, 2010).

5. Des demandes de reconnaissance

La publicisation de certaines facettes de soi, intimes ou privées, s'explique en certains cas par la recherche de marques approbatives susceptibles de permettre à ceux qui s'exposent de se rapporter positivement à leur subjectivité (une estime subjective de soi). Ce à quoi ils se livrent, c'est à une tentative de renforcement d'une identité positive *via* la promotion d'images de soi qui, reconnue par d'autres, leur permet alors de développer une estime de soi rehaussée. Les formes de *reconnaissance* (Honneth, 2008) recherchées sont donc particulièrement diversifiées dans la mesure où elles sont en lien avec la structure des identités des individus et des facettes de leur personnalité qu'ils exposent. Il s'agit là, non pas d'expérimentations identitaires, mais de dévoilements organisés de ce que les individus estiment être leur(s) identité(s) ou leur subjectivité qu'ils cherchent à faire adopter, faisant ainsi l'expérience de leur liberté à exprimer leurs singularités. Cette forme de reconnaissance apporterait une *estime subjective de soi* portant sur la valeur d'un soi tel que perçu par l'individu lui-même, c'est-à-dire en conformité avec l'idée toute personnelle qu'il se fait de lui-même.

Sur les SNS, la nature des *identitèmes* mis en jeu est de fait très variée. Opinions politiques ou religieuses, préférences sexuelles, appétences culturelles, sentiments, intimité corporelle, etc., sont autant de médiations à partir desquelles peut se construire une demande de reconnaissance. Les éléments identitaires exposés se combinent pour définir les contours d'une facette singulière censée avoir une certaine valeur, dont on cherche à avoir la confirmation par autrui et dont la condition de possibilité passe par la désintimisation/déprivatisation. Se pose donc la question du type de valeur que l'on cherche à faire reconnaître ainsi que du type de normes sociales et de publics susceptibles de reconnaître effectivement le ou les traits identitaires souhaitant être mis en évaluation sous le regard d'autrui. La quête de reconnaissance identitaire est une démarche socialement située (pas

d'identité sans socialisation) qui s'adresse à des « autrui » eux-mêmes socialement ancrés et dont la proximité/tolérance aux valeurs montrées et mises en jeu leur permet d'accéder diversement (*i.e.* de manière plus ou moins favorable) à la demande de reconnaissance qui leur est faite. Cette dernière porte donc sur des formes spécifiques d'estime fondées sur la *reconnaissance de singularités subjectives*, c'est-à-dire sur la reconnaissance des qualités particulières par lesquelles les individus se caractérisent dans leur identité plurielle. À la multiplicité des agencements identitaires visibilisés répond censément une multiplicité de formes de reconnaissance en tant que celles-ci portent sur des identités-valeurs aux multiples inflexions. Les rapports d'estime sont nécessairement pluriels car ils se fondent sur des relations intersubjectives qui, si elles prennent forme sur une toile de fond commune qui est celle des régimes de régulation de la pudeur, sont surtout des ajustements entre des individus dont les valeurs et les éthiques sont ou non communes.

L'impudeur est un comportement qui se décline sous des formes variées dont témoigne la typologie présentée ci-dessus, mais c'est aussi une compétence et une prise de risque socialement distribuées. S'exposer demande en effet quelque savoir-faire concernant le choix des attributs identitaires à mettre en jeu. La publicisation de soi passe par la sélection de facettes personnelles, la mise en lumière de certains traits estimés distinctifs et la valorisation de soi par contraste, en laissant nécessairement dans l'ombre d'autres éléments caractéristiques de sa personne, notamment ceux qui seraient susceptibles de brouiller l'image spécifique de soi que l'on essaie de mettre en valeur.

Il faut faire montre de compétences si l'on veut envisager les infractions à la pudeur comme des processus relationnels et contextuels et ainsi évaluer les opportunités et les risques liés au dévoilement de soi lorsque l'on s'adresse à des publics susceptibles d'être spectateurs de cette exposition. La déprivatisation du soi s'accompagnant de plus en plus de formes de *tolérances indifférentes* qui ne facilitent pas l'obtention de marques de gratification, il faut être en mesure de « forcer le jugement » en suscitant l'avis d'*a-mateurs* éclairés, capables de (re)connaître la valeur des signes du soi exposé et de la faire « exister dans un univers de parole et d'action » (Voirol, 2005 : 117). Il faut aussi développer des aptitudes à construire des formes d'écriture et d'éditorialisation du soi assurant le maintien d'un *ordre expressif* permettant une compatibilité avec les facettes de soi exposées (Goffman, 1974) et une conformité avec les publics susceptibles de ratifier ces expansions du soi. Il faut enfin souligner que l'exposition du soi mobilise des compétences conformes aux cultures sociales actuelles qui ont tendance à valoriser un individu entrepreneur de sa propre existence, proactif, aimant le risque, assuré, investi, maîtrisant les TIC et dont la réussite tient pour l'essentiel aux attributs de sa personnalité.

Les risques les plus évidents sont pris par ceux qui déprivatisent le plus tout en s'ouvrant à des publics élargis dont on a déjà souligné qu'ils étaient plus spécifiquement le fait des moins diplômés des classes populaires, mais aussi des jeunes. De même, ce sont les moins diplômés qui acceptent le plus facilement des inconnus comme amis. En prêtant par exemple attention à deux panels d'étudiants, l'un constitué d'enfants de classes populaires (employés et ouvriers) et l'autre d'enfants de cadres supérieurs, on observe que les étudiants des classes populaires sont beaucoup plus enclins à accepter l'« amitié » de personnes qu'ils ne connaissent pas. Les classes populaires, et notamment la fraction la moins diplômée de ces classes, s'ouvrent davantage à l'inconnu et acceptent d'afficher des contacts qui n'ont pas été sélectionnés par une étude préalable et précise de leur profil. Ce phénomène est d'autant plus remarquable qu'il tranche avec les sociabilités *off-line* de ces mêmes populations qui trouvent,

ordinairement et pour l'essentiel, leurs ressources relationnelles dans leur environnement proche largement homophile. S'ouvrir aux inconnus ne revient toutefois pas nécessairement à élargir l'empan de sa surface sociale. En ligne aussi, l'homophilie semble la règle, quelle que soit la partie de l'espace social considéré. Cette dynamique homologique est d'ailleurs particulièrement forte au sein des rangs des enquêtés qui se trouvent en haut de l'échelle sociale, sans doute encore plus soucieux que les classes populaires de pérenniser un entre-soi confortable.

Une exception provient toutefois de la fraction la plus diplômée des classes populaires (*i.e.* ayant effectué des études supérieures) qui, elle, semble beaucoup plus à même de diversifier ses préférences et de repérer des cibles attractives qu'elle va d'ailleurs plutôt chercher de manière proactive, sans attendre d'être sollicitée. Ces résultats confirment le sens de récents travaux portant sur les inégalités numériques, qui montrent que les usages de l'ordinateur et d'internet de la fraction la plus diplômée des classes populaires s'éloignent de ceux de la fraction non diplômée pour se rapprocher des pratiques développées au sein des milieux non populaires (Granjon, 2009). Les « dominés aux études longues » (Schwartz, 2002) déploient sur les SNS, comme plus généralement sur internet, des comportements plus proches de ceux des autres groupes sociaux que du groupe avec lequel ils partagent pourtant des conditions d'existence sensiblement similaires

Cette proximité est liée à des formes de sélectivité qui recherchent la constitution d'une sociabilité en ligne susceptible de leur offrir des opportunités culturelles et sociales qu'ils espèrent plus conséquentes qu'à l'ordinaire. Réplique d'une certaine forme de ségrégation sociale, la recherche d'un ailleurs relationnel numérique est d'abord à lire comme une alternative permettant de pallier la rareté de certaines proximités sociales. Elle est aussi l'expression typique d'agents réflexifs ayant bénéficié d'une socialisation culturelle composite, due à un relativement long parcours scolaire, mais couplée à une appartenance à un milieu socialement et culturellement plutôt défavorisé. Internet est alors perçu comme une opportunité permettant de lever certains des obstacles pratiques et symboliques qui limitent habituellement l'accès aux relais relationnels des classes supérieures, tout en entretenant leurs sociabilités de classe. Cette visée est encore plus prégnante chez les jeunes diplômés populaires qui construisent plus naturellement davantage de ponts que leurs aînés entre leurs intérêts singuliers et leur usage des SNS.

Conclusion

Les arbitrages relevant de la retenue pudique, leur nature et leur portée seraient donc de moins en moins considérés comme des normes non discutables qui opèrent en toute circonstance, mais seraient de plus en plus perçus comme des principes modulaires qui tiennent pour beaucoup des contextes d'actualisation, des sujets auxquels ils s'appliquent et des intérêts personnels et collectifs qu'il y a à s'y soumettre. Leur évolution contribuerait ainsi à amoindrir le malaise qui faisait naître jusqu'alors chez les individus « l'impression d'être "intérieurement" quelque chose pour soi tout seul, qui existerait sans rapport avec les autres » (Elias, 1991 : 170). Sur les SNS, les formes d'exposition de soi restent ainsi cadrées par des impératifs normatifs, mais ceux-ci semblent davantage relever d'obligations intersubjectives sensibles au contexte. Ce que révèlent certaines des modalités de dévoilement de soi comme l'impudeur corporelle, l'exhibitionnisme ludique et même la provocation trash, c'est en quelque sorte l'exigence d'une pudeur située fondée sur des orientations pratiques négociables et, par là même, la remise en cause de principes de pudeur universels.

Dans le même mouvement, cette relativisation des cadres de la pudeur est aussi une opération de responsabilisation des actes de chacun. Le déconstrôlé se doit bien d'être sous contrôle, mais ce contrôle des actes de dévoilement de soi relève moins d'un respect de normes sociales valant en tout cas (réglé par une intériorisation) que de la mise en œuvre d'une « intelligence sociale » qui en évaluerait la portée en chaque situation (quelle [im]pudeur fait sens en cette situation ?). Sur les SNS, le jeu avec les frontières de la pudeur reste donc soumis à la maîtrise de codes qui, s'ils tendent à se départir d'une imposition « par le haut », n'en restent pas moins des formes culturelles nécessitant une compréhension fine des contextes d'exposition et la mise en œuvre d'une « adresse sociale » singulière. Même si ces savoir-faire s'actualisent dans des pratiques qui peuvent apparaître essentiellement ludiques et superficielles, ils authentifient néanmoins la nécessité de posséder des attributs personnels à mettre en visibilité et des compétences particulières à mettre en œuvre. L'usage des SNS implique la recherche de formes d'efficacité qui résonnent alors avec certains des aspects d'un individualisme demandant performance et optimisation de soi. Répondre à ces impératifs en prenant le moins de risques possible nécessite à l'évidence une acculturation aux sites de réseaux sociaux en tant que dispositifs techniques, mais aussi des dispositions et des capacités sociales dont les classes supérieures restent jusqu'à preuve du contraire les détentrices privilégiées.

Bibliographie

- BOURDIEU P. (1965), *Un art moyen. Essai sur les usages sociaux de la photographie*, Paris, Minuit.
- de CERTEAU M. (1980), *L'invention du quotidien*, Paris, Gallimard.
- DONATH J., « Signals in social supernets », in *Journal of Computer-Mediated Communication*, vol. 13, n° 1, 2007, <http://jcmc.indiana.edu/vol13/issue1/donath.html>.
- ELIAS N.
- (1973), *La civilisation des mœurs*, Paris, Calmann-Lévy.
 - (1975), *La dynamique de l'Occident*, Paris, Calmann-Lévy.
 - (1991), *La société des individus*, Paris, Fayard.
- GOFFMAN E. (1974), *Les rites d'interaction*, Paris, Minuit.
- GRANJON F. (2009), « Les usages du PC au sein des classes populaires. Inégalités numériques et rapports sociaux de classe, de sexe et d'âge », in Fabien Granjon, Benoît Lelong et Jean-Jean-Luc Metzger (dir.), *Inégalités numériques. Clivages sociaux et modes d'appropriation des TIC*, Paris, Hermès/Lavoisier, pp. 31-62.
- GRANJON F., DENOUEL J. (2010), « Exposition de soi et reconnaissance de singularités subjectives sur les sites de réseaux sociaux », in *Sociologie*, vol. 1, n° 1, pp. 25-43.
- HONNETH A.
- (2007), *La réification. Petit traité de théorie critique*, Paris, Gallimard.
 - (2008), *La lutte pour la reconnaissance*, Paris, Cerf.
- LIU H., (2007) « Social network profiles as taste performances », in *Journal of Computer-Mediated Communication*, vol. 13, n° 1, <http://jcmc.indiana.edu/vol13/issue1/liu.html>.
- OLSTER S. (2003), *The Trash Phenomenon. Contemporary Literature, Popular Culture and the Making of American Century*, Athens, The University of Georgia Press.

RICŒUR P.

- (1990), *Soi-même comme un autre*, Paris, Seuil.

- (2004), *Parcours de la reconnaissance*, Paris, Gallimard.

SCHWARTZ O. (2002), *Le Monde privé des ouvriers*, Paris, PUF.

VOIROL O. (2005), « Les luttes pour la visibilité. Esquisse d'une problématique », in *Réseaux*, vol. 23, n° 129-130, pp. 89-121.

WOUTERS C. (2007), *Informalization. Manners & emotions since 1890*, Londres, Sage.